

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1965)
Heft: 6

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

V. VINAY : *Il Concilio Vaticano II in una visuale protestante italiana*.
Torino, Editrice Claudiana, 1964, 71 p.

Ce modeste opuscule de 71 pages contient deux conférences faites par le professeur Valdo Vinay, de la Faculté vaudoise de théologie à Rome, sur la première et la seconde session du Concile du Vatican, commencé depuis quelques années. Dans cet ouvrage, qui s'adresse à un public très large, les espoirs, les regrets et les controverses qu'ont pu susciter les divers aspects de ce concile, l'« œcuménisme » d'un genre très particulier qui l'anime, sont examinés nécessairement de façon quelque peu schématique, mais non sans une profondeur de vues, une sensibilité nuancée, et un esprit de charité tout à fait remarquables : pour les réformés d'Italie, ce qui se passe à Rome revêt une signification plus directe que pour nous ; ils sont sensibilisés à maint geste, mainte intonation que, faute d'expérience, nous croyons pouvoir juger plus objectivement. Le livre de V. Vinay se lit facilement, et il faut l'avoir lu pour pouvoir situer l'actuel concile dans la totalité de son ambiance, géographique et spirituelle.

RODOLPHE KASSER.

Etudes sur les Instituts séculiers, textes de E. BERGH, S.J., J. BEYER, S.J., R. CARPENTIER, S.J., J. CREUSEN, S.J., A. HAYEN, S.J., G. LAZZATI, G. LEMAITRE, J. M. PERRIN, O.P., J. WINANDY, O.S.B., Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 349 p.

Cet ouvrage rassemble les articles les plus importants parus sur les Instituts séculiers depuis 1947, date de la promulgation de la Constitution apostolique « *Provida Mater Ecclesia* » qui les reconnaissait solennellement. Ces Instituts séculiers sont des « associations, de clercs ou de laïques, dont les membres, en vue d'acquérir la perfection chrétienne et d'exercer l'apostolat, veulent pratiquer dans le siècle les conseils évangéliques » (p. 87). En plus de la vie religieuse proprement dite et des sociétés de vie commune, il s'agit d'un nouvel « état de perfection » qui — et c'est là l'innovation — se réalise dans le siècle et avec les moyens du siècle. Ces fondations ont donc comme but essentiel la présence chrétienne, humble et discrète, dans le monde, pour y manifester la victoire du Christ. — Il est impossible de relever ici tous les problèmes traités dans ce recueil ; qu'il suffise de mentionner les excellentes contributions du P. Beyer, dont l'une, admirable de clarté, traite de la « nature canonique des Instituts séculiers ». Le P. Hayen de son côté met au point la doctrine romaine de l'« état de perfection », qui ne s'entend pas de ceux qui seraient obligés de devenir parfaits, mais de ceux qui s'engagent à user de certains moyens de perfection. Enfin, les PP. Perrin et Winandy éclairent avec beaucoup de nuances le sens des « conseils » évangéliques par rapport à celui des « préceptes », obligatoires pour tout chrétien. — Même s'il est nécessaire, dans une perspective réformée, de faire de sérieuses réserves quant à la légitimité d'une telle interprétation de l'enseignement biblique, il faut néanmoins se réjouir en constatant que les auteurs catholiques envisagent désormais l'éthique dans une optique théologique et non plus strictement juridique. Les Instituts séculiers, animés d'abord par un esprit de charité, sont un signe de plus de l'« *aggiornamento* », de l'Eglise romaine.

GILBERT RIST.

Etudes sur les instituts séculiers, textes de J. BEYER, S.J., S. CANALS, A. DELCHARD, S.J., A. DEL PORTILLO, I. MÉNESSIER, O.P., J.-M. PERRIN, O.P., K. RAHNER, S.J., choisis et présentés par JEAN BEYER, S.J., tome II. Bruges, Desclée De Brouwer, 1964, 201 p.

Voici donc un nouveau volume qui rassemble onze études publiées sur les Instituts séculiers, « associations de clercs et de laïcs dont les membres, pour acquérir la perfection chrétienne, consacrent intégralement leur vie au service de Dieu et s'engagent à observer les trois conseils évangéliques tout en se donnant sans retour à des formes d'apostolat déterminées, qui cependant n'exigent pas de leur part la vie en commun » (p. 33). En recensant le premier tome de cette série, nous disions ici même combien il était réjouissant de voir l'effort entrepris par l'Eglise romaine pour définir une forme d'apostolat adaptée au monde moderne. Cette seconde livraison nous invite à nuancer ce jugement. Par-delà l'intérêt que l'on peut porter aux distinctions subtiles des canonistes à la recherche de la formule la plus exacte pour définir les engagements pris par les membres des Instituts séculiers (s'agit-il de vœux, de promesses, de serments ? sont-ils privés-reconnus, semi-publics ou sociaux ?), on ne peut manquer de constater à quel point il est difficile de faire entrer des structures nouvelles dans le dispositif juridique de l'Eglise catholique. Dans chaque article, ou presque, transparaît une certaine tension entre la « base », soucieuse de conserver son caractère laïc et séculier et la hiérarchie qui a rattaché les Instituts à la Congrégation des Religieux, entre le caractère volontairement dépouillé et humble du témoignage rendu par les membres des Instituts et le style volontiers « triomphaliste » dans lequel s'expriment leurs porte-parole, entre l'aspect moderne de cette forme de « présence » au monde et la forme parfois désuète de la théologie qui veut en rendre compte. C'est, à un autre niveau, le problème du vin nouveau que l'on verse dans de vieilles outres ! — En dépit des inévitables répétitions que comporte un ouvrage collectif sur un sujet très spécialisé, celui-ci possède l'avantage de nous montrer la prudente lenteur avec laquelle l'Eglise prend conscience du monde.

GILBERT RIST.

J. DANIELOU, S.J. : *Evangile et monde moderne*. Petit traité de morale à l'usage des laïcs. Tournai, Desclée, 1964, 150 p.

Le but de l'auteur est d'interpréter certains phénomènes spécifiques à la société moderne (le désaccord ou le décalage entre l'expérience vécue et les cadres sociaux ou moraux traditionnels ; la sensibilité morale très vive comme la mise en question radicale de valeurs objectives ; la désintégration permanente des infrastructures et la crise générale des idéologies, etc.) et de les voir à la lumière de l'Evangile pour donner fond à une éthique nouvelle. Ce livre veut donc mettre en dialogue les exigences d'une existence ancrée dans un univers social ou collectif avec celles posées par la relation de l'homme à Dieu ou au sacré. Les têtes de chapitre qui jalonnent cet ouvrage indiquent par eux-mêmes la démarche de son auteur : morale et personne, morale sans péché, Eglise et liberté, foi et mentalité contemporaine, amour de Dieu et amour des hommes... etc. Les problèmes soulevés sont donc sérieux ! En est-il de même du travail du P. Daniélou ? En quoi renouvelle-t-il la problématique terriblement vacillante des opinions traditionnelles ? L'esprit de survol, qui nous

semble imprégné ce livre, suffit-il à lui donner l'honorable sous-titre qu'il porte : petit traité de morale... ? Verse-t-on du vin nouveau dans de vieilles outres ?

CHRISTIAN PAYOT.

W. A. VISSER 'T HOOFT : *L'Eglise face au syncrétisme*. Genève, Labor et Fides, 1964, 169 p. Collection œcuménique, 2.

Après le livre de C. et J. G. Bodmer sur l'assemblée de la Nouvelle-Delhi et celui de L. Newbiggin sur « L'universalisme de la foi chrétienne », la collection œcuménique des éditions Labor et Fides s'est enrichie d'un nouvel ouvrage qui ne le cède pas en intérêt aux précédents. — Dans un premier chapitre, le secrétaire du COE donne une description saisissante des quatre principales vagues de syncrétisme qui ont menacé le peuple de Dieu à partir du roi Manassé (un siècle avant l'Exil) et jusqu'à nos jours. Le deuxième chapitre examine la situation de l'Eglise primitive face au syncrétisme ; le chapitre III, abordant la question de la nécessité d'une foi universelle, pose l'alternative syncrétisme-universalisme chrétien ; enfin, le chapitre IV marque la relation étroite et nécessaire entre le développement du mouvement œcuménique et la proclamation de l'universalisme de la foi chrétienne. — Dans la critique formulée par l'auteur à l'égard de la tendance syncrétiste, relevons en particulier les deux points suivants : il dénonce la confusion qui consiste à assimiler le christianisme à une forme de culture parmi d'autres, alors qu'il est centré sur la proclamation de l'intervention décisive de Dieu en Jésus-Christ pour le salut de tous les hommes. D'autre part, il déclare justement que « le drame du syncrétisme, c'est que, voulant aller au-delà des religions historiques, il aboutit en fait à un point situé en deçà... (il tend à) s'identifier aux formes régressives du mysticisme naturaliste des époques préchrétiennes » (p. 119 s.). — Dans un monde où nombreux sont ceux qui cèdent à la vieille tentation syncrétiste en croyant être ainsi à la pointe du progrès spirituel, ce livre apporte une mise en garde d'une très grande actualité.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

M. BASILEA SCHLINK : *Quand Dieu répond*. Genève, Labor et Fides, 1964, 156 p. Traduction de W. Lachat.

La redécouverte du sens de la vie communautaire et la création de centres où des hommes (Taizé), des femmes (Pomeyrol, Grandchamp) peuvent consacrer totalement leur vie à la prière, à la méditation et au service des frères, dans la pauvreté personnelle, sont certainement des dons du Seigneur aux Eglises de la Réforme trop souvent tentées par l'individualisme et par à l'intériorisation de la piété et de la foi. — Le livre de Mère B. Schlink retrace la genèse puis le développement de la « Communauté œcuménique des Sœurs de Marie », communauté luthérienne, à Darmstadt, Allemagne. « Sans argent, folles de Dieu », comme l'écrit le traducteur dans son introduction, ces Sœurs ont, vraiment à partir de rien, au lendemain de la dernière guerre, créé cette communauté maintenant florissante. Cette aventure est certes remarquable, elle est une aventure de la foi, mais nous aimerions que M. Schlink ait un peu plus de retenue en décrivant des expériences dont l'interprétation est souvent fort sujette à caution. Mais il y a plus grave : la théologie de ce récit nous vient en droite ligne du piétisme du XIX^e siècle dont elle emprunte également le vocabulaire (« Chapelle de l'appel de Jésus » ou « Maison de retraite joie de Jésus »). Nous y découvrons une piété douloureuse, où la croix a la plus grande

place aux dépens de la joie de la résurrection : « Nous sommes appelés à reconforter et consoler Jésus dans sa douleur... » (p. 91). Il y a des « Sœurs du chemin d'épines » et des « Sœurs de la couronne d'épines » (p. 115). — Quant à la traduction, elle est souvent détestable et le français bien provincial. — Un livre à ne pas mettre entre les mains d'incroyants !

GÉRARD-MICHEL JOSPIN.

K. BARTH : *Einführung in die evangelische Theologie*. Zurich, Evangelischer Verlag, 1962, 224 p.

« En guise de chant du cygne » (l'expression est de Barth lui-même), l'auteur nous invite à saisir ce qu'il a jusqu'à essentiellement visé et défendu dans le domaine de la théologie évangélique. Ce chant préluderait-il à son propre crépuscule ou, au contraire, demeure-t-il encore pour l'Eglise un authentique signe de Dieu (parmi d'autres) au milieu des ténèbres de la « mixo-philosophicothéologie », qui semble être la méthode « dernier cri » ? Seul répondra à cette alternative celui qui aura pris soin de lire attentivement ce livre, destiné à toute l'Eglise et non pas seulement à quelques spécialistes. Barth ne nous donne ni recettes ni méthode absolue. Il veut simplement situer la direction et l'enracinement de la théologie évangélique qui — dans la foi, le doute, l'engagement ou la prière — vit authentiquement de la Parole faite chair, au service de la communauté. Seul l'Esprit lui donne son assurance et la noue à la « sainte racine » qu'est l'étonnement. Etonnement sérieux suscité par la présence même de son objet, le signe miraculeux de Dieu : Emmanuel, Dieu avec nous. Mais qu'on ne se méprenne : le travail théologique n'est pas à l'abri du doute, ni de la tentation, ni de la solitude. Combien audacieuses sont ces pages dans lesquelles Barth met en garde le théologien contre l'illusion de croire que l'on parle toujours au nom de Dieu, comme si l'obéissance et la fidélité étaient choses acquises une fois pour toutes. De même pour la communauté ecclésiale, qui ne peut cesser de soumettre sa prédication et son service à la Parole elle-même. Sans allonger plus (la *Revue* a déjà donné la recension de ce livre, d'après l'excellente traduction française de F. Ryser), nous souhaiterions seulement que la paresse des croyants ou les différends théologiques ne servent à faire de ce chant du cygne une oraison funèbre. Rarement, croyons-nous, un livre d'une si étonnante profondeur n'a été mis comme celui-ci et jusqu'ici à la disposition de chacun.

CHRISTIAN PAYOT.

JAN M. LOCHMAN : *Die Bedeutung geschichtlicher Ereignisse für ethische Entscheidungen*. Zurich, Evangelischer Verlag, 1963, 17 p.

Pour le théologien de Prague, l'histoire universelle n'est ni l'histoire du salut, le grand sacrement (Schleiermacher), ni, à l'opposé, le lieu chaotique du combat de forces obscures (Bultmann). Dans le premier cas, la signification éthique de l'événement historique est maximum ; dans le second, elle est nulle. Selon l'auteur, la vision biblique de l'histoire se fonde sur deux éléments que l'on peut résumer ainsi : *Hominum confusione et Dei providentia, historia regitur*. De cette affirmation découle une double conséquence : l'éthique chrétienne est toujours une éthique située dans l'histoire, mais l'histoire ne saurait être ni divinisée, ni démonisée. Voilà un fondement qui paraît solide, et l'on souhaiterait que M. Lochman développât ses thèses dans un ouvrage plus volumineux.

CHRISTIAN LALIVE D'EPINAY.

M. ZUNDEL : *Morale et mystique*. Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 139 p. Coll. Présence chrétienne.

La morale a été rendue solidaire du sacré. L'histoire du peuple juif montre, selon l'auteur, que la caution de la Divinité n'a servi qu'à rendre sa morale plus absolue mais aussi plus monstueuse. Par le dépassement concret de ce légalisme, l'Évangile nous rappelle les voies de l'intériorité, les exigences de la générosité et de la communion avec l'Autre comme avec autrui, mon prochain. Dans sa rencontre avec Dieu, l'homme est désapproprié de son besoin de domination, de son moi « propriétaire » au profit d'un moi oblatif. Par cette démarche qui est aussi une relation vivante avec le Christ, il retrouve sa véritable origine puisqu'il a découvert sa destination profonde. En ce sens l'Évangile apporte une nouvelle morale, enracinée dans le don de soi, la pauvreté et l'amour. Le niveau de l'obligation morale est ainsi dépassé ; le chrétien, dit enfin l'auteur, est alors ouvert à un certain « réalisme mystique », dont saint François et saint Jean de la Croix donnent un exemple d'incarnation. Livre simple et clair, sans prétention scientifique, qui met bien en lumière les dimensions de la mystique chrétienne comme antidote d'une morale abstraite.

CHRISTIAN PAYOT.

BONHOEFFER : *Auswahl*. Eingeleitet und herausgegeben von Richard Grunow. München, Chr. Kaiser Verlag, 1964, 645 p.

En présentant ici cet ouvrage, nous ne pouvons que dire notre admiration. Il n'était certes pas facile de préparer, à l'intention des lecteurs cultivés — pas seulement à celle des théologiens ! — un choix des œuvres de Bonhoeffer. Que retenir, que laisser de côté dans cette richesse et cette ampleur confondantes ? Un groupe d'hommes, dont plusieurs ont connu personnellement Bonhoeffer, dont les autres l'admirent sans l'avoir jamais rencontré, a travaillé deux années entières à l'élaboration de cet « Auswahl ». Ils l'ont fait avec tant de pénétration, de sagesse qu'ils ont déjà rendu et rendront encore de précieux services à beaucoup. A notre avis, ils atteindront leur but : non pas dispenser des gens pressés de la lecture des œuvres mêmes, mais donner envie à un grand nombre d'aller à la source. Le plus étonnant, peut-être : la systématisation introduite (sans rien de factice) dans un ensemble qui ne la comporte pas. — L'ouvrage comprend trois parties : L'activité académique 1927-1933 — le « Kirchenkampf » 1933-1940 — la résistance et la prison 1940-1945. Et dans chacune d'elles on trouve quatre subdivisions identiques, très heureuses : « Aufsätze und Vorträge » ; « Aus Büchern und Vorlesungen » ; « Auslegungen und Predigten » ; « Briefe ». — Cette façon de présenter les choses offre un grand avantage. En effet, Richard Grunow le rappelle dans une introduction fort claire : on fausse totalement l'expression que Bonhoeffer donne à sa pensée théologique dès que l'on perd de vue le *moment* de son existence et la situation *particulière* dans lesquels le théologien berlinois a écrit ou parlé. Dira-t-on que c'est le cas de tout penseur ? Pas au même degré. La « marque » de Bonhoeffer est d'avoir toujours *dépassé* par son comportement pratique ce qu'il exprimait par écrit. — On doit une grande reconnaissance à ceux qui nous ont donné ce « bréviaire bonhoefferien ». Si une traduction et une édition françaises étaient réalisables, elles rencontreraient beaucoup d'écho en France, en Belgique, en Suisse romande et ailleurs encore.

EDMOND GRIN.

ARTHUR RICH : *Christliche Existenz in der industriellen Welt*. Zürich-Stuttgart, Zwingli Verlag, 1964, 285 p.

Successeur dès 1954 de M. Emil Brunner à la Faculté de théologie de Zurich, M. Rich y enseigne la dogmatique, la morale et la théologie pratique. En outre, il dirige l'*Institut für Sozialethik*, créé l'an dernier. Pour lui les questions relatives à la vie de la collectivité humaine sont aujourd'hui au premier plan. En 1954 et 1956, un cours d'introduction aux problèmes d'éthique sociale, destiné aux auditeurs de toutes les facultés, remporta un tel succès que le professeur Rich fut prié de publier son texte. Ce fut là l'origine de l'ouvrage dont nous annonçons la seconde édition (la première fut rapidement épuisée). L'auteur a beaucoup hésité : dans un domaine comme celui-là, comment rééditer sans faire du tout nouveau ? Aujourd'hui les conditions dans lesquelles vit la société humaine se modifient avec une telle rapidité... Et il a choisi une voie pleine de sagesse : la disposition générale de l'exposé est demeurée la même. On retrouve les cinq subdivisions primitives : De quoi s'agit-il ? La question sociale, un problème humain fondamental pour le monde de l'industrie. Le socialisme, une question adressée au monde de la foi. La foi chrétienne, une question posée au socialisme. Conclusion : décisions de la foi, sur le plan social, dans la sphère de l'activité industrielle. — Mais le volume s'est enrichi d'une bonne centaine de pages. Et par là, comme l'auteur le dit lui-même (2^e préface), le « visage » de l'ouvrage s'est sensiblement modifié. L'étude des questions concernant la situation du travailleur dans notre monde industrialisé a été menée beaucoup plus loin. (Voir par exemple le chapitre intitulé *Versuche und Möglichkeiten einer Bewältigung der sozialen Frage* (p. 107), qui compte nombre d'observations de la pertinence de celle-ci : aujourd'hui le terme « Freizeit » a deux sens : le fait de se livrer à un travail différent de celui auquel l'homme est obligé pour gagner son pain — le fait de se détendre en s'ouvrant à la plénitude de la vie. Distinction indispensable si l'on veut échapper à la « mythisation » du loisir, tout aussi redoutable que celle du travail.) — Modification également de la partie « théologique » de cette étude, par une recherche plus poussée des critères de l'*agapè* du Nouveau Testament et leur confrontation constante avec les données de l'économie sociale. — Jamais le lecteur n'est mis en présence de vues de l'esprit, mais toujours de considérations des plus concrètes, engrenant avec la réalité d'aujourd'hui. — L'auteur reste fidèle à son mot d'ordre de 1957 : notre devoir de chrétiens n'est pas de nous évader du monde, mais de le *pénétrer*. Au lieu de passer outre devant le frère tombé aux mains des brigands — tentation de notre égoïsme — il s'agit de faire de sa cause notre cause. Les brigands d'aujourd'hui, non pas tant les capitalistes ou les communistes ; mais les puissances anonymes qui commandent les structures de notre société et de notre industrie. Elles réduisent l'homme à la condition d'un objet. Or celui qui croit au Christ ressuscité se refuse à croire au triomphe définitif de ces forces sataniques. Suivre le Christ, c'est s'engager aux côtés de l'être humain menacé et écrasé.

EDMOND GRIN.

EMIL BRUNNER : *Wahrheit als Begegnung*. Zweite Auflage, erweitert durch einen ersten Teil über « Das christliche Wahrheitsverständnis im Verhältnis zum philosophisch-wissenschaftlichen ». Zürich-Stuttgart, Zwingli-Verlag, 1963, 198 p.

On doit grand respect au professeur Emil Brunner. Gravement atteint dans sa santé depuis bien des années, il n'a pas abandonné le labeur théologique.

Cette réédition en est la preuve. Notre revue n'a pas l'habitude de signaler avec quelque détail un ouvrage qui paraît pour la deuxième ou troisième fois. Aujourd'hui elle fait exception à une règle fort sage, parce que le livre le mérite. La seconde partie reproduit textuellement les six chapitres de la première édition (1938). Mais l'auteur s'est fait un devoir d'y ajouter une importante introduction (60 pages), du plus haut intérêt. — Dans l'excellente autobiographie parue dans *Reformatio* (1963, p. 630 s.), M. Brunner s'explique nettement à ce propos. Au cours des années, l'examen des problèmes pratiques qui s'imposent au théologien d'aujourd'hui (relations entre l'Eglise et l'Etat, la prédication dans un monde sécularisé, etc.) l'ont amené à la conviction qu'à la base de toute cette problématique, il y a la question de *l'homme*. Sur le plan de la sociologie Martin Buber, surtout, lui fut un guide précieux : il ne s'en est pas caché, ses connaissances les plus importantes lui venaient de l'Ancien Testament et de Kierkegaard. C'est à cette double inspiration qu'on doit la belle étude : « Der Mensch im Widerspruch. » Mais M. Brunner ne s'en tint pas là. Ses recherches d'ordre anthropologique le conduisirent à une vision nouvelle de la notion biblique de vérité. Et il s'appliqua à développer sa découverte dans ses conférences de 1937 à Upsala, données sous les auspices de la Fondation Olaus-Petri. A partir de ce moment toute son élaboration dogmatique s'est déroulée sous une idée dominante : le Dieu *qui se donne lui-même* à connaître. D'un coup « ma notion de révélation fut délivrée du malentendu intellectualiste qui l'entravait, et la relation intime entre connaissance de Dieu et communion avec Lui fut remise en pleine lumière. Cet élément constitue mon apport essentiel à l'épistémologie théologique. » — On comprend dès lors l'importance attribuée par M. Brunner à ce livre au milieu d'une œuvre abondante, et son désir de le voir publié à nouveau, mais pourvu d'un complément. En cinq chapitres, d'une dizaine de pages chacun, il a tenu cette gageure : dénoncer l'insuffisance de l'idéalisme, du naturalisme et de toute philosophie de l'existence ; préciser le caractère original de la notion biblique de vérité : l'homme devient un *moi* seulement par le *Toi* divin qui le rencontre et le « fonde » ; examiner l'opposition et la relation entre « vérité » biblique et science ; peser et critiquer l'« objectivisme » de Barth (glissement vers une nouvelle orthodoxie) et le « subjectivisme » de Bultmann (mutilation du témoignage du N. T.) ; définir la nature d'une philosophie chrétienne et justifier son existence. — Un ouvrage indispensable si l'on veut comprendre et juger équitablement le cheminement et l'épanouissement de la pensée théologique d'Emil Brunner.

EDMOND GRIN.

Albert Schweitzer, sein Denken und sein Weg. Herausgegeben von Dr. H. W. BÄHR. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1962, 578 p.

Ce livre est un important symposium. Il groupe les contributions de nombreux spécialistes sous dix chapitres : 1. Le penseur du respect de la vie. 2. Rencontre et connaissance de Schweitzer. 3. Le penseur théologique. 4. La personnalité d'Albert Schweitzer. 5. L'art. 6. L'activité médicale. 7. Lambaré. 8. A l'est et à l'ouest. 9. Albert Schweitzer et le problème atomique. 10. La paix et l'avenir de la civilisation. Des philosophes, des théologiens, des musiciens, des médecins, des moralistes, des représentants des cultures orientales disent la place de Schweitzer dans le monde d'aujourd'hui, expliquent le bien-fondé de sa pensée, mettent ses écrits à l'épreuve des découvertes les plus récentes. Certains manifestent surtout leur admiration légitime. Les pages les plus inté-

ressantes sont cependant dues à la plume de penseurs non schweitzeriens. Ainsi lira-t-on avec beaucoup d'attention les contributions des théologiens, celle du professeur Michel, de Tübingen (Albert Schweitzer et la recherche actuelle sur la vie de Jésus — Apocalyptique et Qumran) et celle du professeur Althaus, d'Erlangen (La brochure de Schweitzer sur le christianisme et les religions du monde). Apport très original du professeur Schefold, de Bâle : Le respect de la vie et l'éthique de l'art constructeur. — Cette publication s'impose à l'attention : pour la première fois, on a réuni en un seul volume des études compétentes consacrées aux multiples aspects de la personne et de la pensée du docteur de Lambaréné. Voilà une initiative propre à relancer les études schweitzeriennes. On doit s'en réjouir.

BERNARD REYMOND.

JACQUES SARANO : *Essai sur la signification du Corps*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, 199 p. Préface du Dr Paul Tournier.

L'auteur de *Médecine et Médecins* publie ici, en le développant, son rapport présenté en août 1960, à la 13^e Semaine internationale de la Médecine de la Personne. M. Sarano introduit son ouvrage par une critique du fait scientifique et de la notion d'objectivité, chère aux positivistes : l'absence d'une certaine perspective n'est pas absence de perspective, la mise entre parenthèses de la foi ne confère pas le monopole de l'objectivité. Pour le médecin comme pour le savant, il n'y a pas de position neutre. Cela ne conduit pas le médecin à se substituer au directeur de conscience, mais cela définit « l'esprit dans lequel je dois pratiquer la médecine. » (p. 34). — Dans une première partie (Corps-objet et corps-sujet), l'auteur souligne le rôle évident du corps dans notre vie et dans notre pensée ; de plus, notre corps n'est pas instrument, mais instrumentiste, non pas objet, mais sujet. « Il forme une unité structurale, (...) non pas seulement psycho-organique (...), mais psycho-spirituelle » (p. 117). Dans la seconde partie (Le corps, signe ou sacrement de l'esprit), le Dr Sarano montre le corps cogénérateur de la pensée, qui est une pensée gestuelle. Mon corps est le lieu de mon individuation et de son dépassement à la fois : il constitue le lieu de mon choix fondamental entre le particularisme narcissique et l'échange et l'amour ; il est le signe de mon rôle à jouer dans le monde : telle mon attitude à l'égard de mon corps, telle mon attitude à l'égard du monde. Le corps assumé, c'est « l'esprit en une personne », « le fini de l'âme » (p. 132). D'où il découle que la sainteté n'a pas le droit de se désintéresser de la santé, car « mon corps m'est confié comme un sacrement, (...) un signe visible ou matériel privilégié de la présence de Dieu en nous, de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous demande » (p. 184).

CHRISTIAN LALIVE D'EPINAY.

L'homme devant Dieu. Mélanges offerts au P. Henri de Lubac. Paris, Aubier, 1964, 3 volumes de 380, 324 et 362 p. Théologie, 56, 57, 58.

Le P. de Lubac est un grand théologien de notre temps, l'un des principaux artisans du renouveau théologique catholique. Depuis plus de trente ans, il s'efforce inlassablement malgré de douloureuses incompréhensions de travailler à une théologie « concrète », c'est-à-dire à une théologie à l'intérieur de laquelle s'enrichissent par leurs apports spécifiques l'exégèse et son histoire (cf. *Histoire*

et *Esprit, Exégèse médiévale*), l'histoire des dogmes et de la théologie sacramentaire, l'ecclésiologie (cf. *Catholicisme, Surnaturel, Corpus mysticum, Méditation sur l'Eglise*), la dogmatique et la philosophie (*De la connaissance de Dieu, Paradoxes, Proudhon et le christianisme, Drame de l'humanisme athée, Sur les chemins de Dieu, La pensée religieuse du P. Theillard de Chardin, La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, etc.). L'orientation théologique du P. de Lubac est proche de celle de Newman. Elle prend son point d'appui dans une étude approfondie de la tradition, considérée comme la transmission et l'exploitation du Message au niveau de la culture, de la liturgie, du témoignage social. Elle cherche à frayer une voie moyenne entre une théologie scolastique exsangue à force de subtilités et une théologie positive rabougrie à force de critique ; elle cherche à revenir aux sources vivifiantes de la tradition à chacune de ses étapes. La théologie catholique de demain s'avancera-t-elle sur cette voie pour sortir de l'impasse de la scolastique (décadente) et de l'historicisme (moderniste) ? On ose encore l'espérer. Alors l'œuvre du professeur de Fourvières, l'infatigable animateur des *Sources chrétiennes* et de *Théologie* apparaîtra dans toutes ses dimensions. Elle nous les laisse entrevoir dans cet hommage qui reflète l'influence du maître : ses semailles portent leur fruit, une pléiade de chercheurs poursuivent les recherches. D'abord en théologie biblique, et plus particulièrement le rôle de Dieu dans sa révélation et dans l'histoire (J. Guillet, E. Haulotte, Y.-M.-J. Congar), l'œuvre du Fils (A. Feuillet, M. F. Lacan, P. Lamarche, J. Lévie), l'Eglise et les sacrements (X. Léon-Dufour, H. Vorgrimler, A. Jaubert, P. Grelot, R. Araud) ; le P. Benoît reprend sa défense de la LXX pour la compréhension patristique de la théologie biblique. Dans la section consacrée à la patristique, on passe d'Irénée (A. Audin, Mgr Jouassard), à saint Augustin (St. Lyonnet, H. Rondet), à travers des études sur Grégoire le Thaumaturge (H. Crouzel), saint Basile (J. Gribomont), Grégoire de Nysse (J. Daniélou), Candidus (P. Nautin) ; le P. L. Ligier analyse le *Charisma veritatis certum* des évêques, M. Jourjon la fraction du pain de la parole, P. Th. Camelot, le Christ sacrement de Dieu, B. de Gaiffier, une liste des sépultures des apôtres et F. Halkin, les écrits bibliques inclus dans les manuscrits hagiographiques grecs (cf. premier volume). Pour le Moyen Age, U. von Balthasar et R. Roques contribuent à préciser la pensée d'Anselme de Cantorbéry ; A. Pégis, Et. Gilson celle de saint Thomas (*L'Age de la maturité philosophique selon saint Thomas*, d'Et. Gilson, est à méditer pour les enseignants). M^{lle} d'Alverny définit *Theologia* chez Alain de Lille ; G. Salet et J. Chatillon les approches de Dieu selon les Victorins. L'épiscopat et sa collégialité est examiné par J. Leclercq ; l'humilité dans *l'Imitation*, par P. Mesnard. B. de Vergille, Fr. Chatillon, J. Leclercq, R. Javelet et le P. Chenu apportent leurs contributions à l'histoire de l'exégèse médiévale. La pré-réforme, la Renaissance et la Contre-Réforme comme le siècle des Lumières sont illustrés par des études de H. Bernard-Maitre, de H. Holstein, J. Wahl, M. de Certeau, A. Lévi, Gueroult et P. Burgelin (cf. deuxième volume). Quelques questions soulevées par la rencontre du christianisme avec les religions sont abordées par J. Filliozat, J.-A. Cuttat, E. des Places, R. Arnaldez, L. Gardet, X. Tilliette. Et. Borne, L. Millet, F. Guimet, P. Colin, traitent des problèmes relatifs à la connaissance de Dieu. Ils s'efforcent de suivre la trace du P. de Lubac et présentent avec les études de G. Martelet, L. Malevez, K. Rahner, H. Bouillard (*Connaissance de Dieu et mystère de la Croix, Connaissance discursive et connaissance mystique des mystères du salut, Ecriture et Tradition, L'idée de surnaturel*) l'aggiornamento de la théologie. Ni Blondel (J. Mouroux), ni Theillard (Mgr de Solages, G. Fessard, R. d'Ouince) ne sont oubliés. Enfin

Mgr Nédoncelle, P. Vignaux (Théologie de l'histoire), R. Marlé, G. Smith, B. Welte (méthodologie théologique), J. Lucien-Brun et M. Villain (Corps mystique, Catholicisme) ouvrent des perspectives sur les prolongements de l'œuvre du P. de Lubac, dont les titres constituent une abondante bibliographie due au P. Haulotte (cf. troisième volume). Le nom de ceux qui ont contribué à cet hommage suffit à en montrer la qualité. La lecture de recueils similaires est souvent ennuyeuse ; ici, elle est passionnante : chaque auteur a quelque chose à dire et à donner, n'est-ce pas là le meilleur témoignage à rendre au jubilaire (cinquante ans au service de la Compagnie de Jésus) ? On consultera souvent et pendant longtemps ces volumes tant leurs études nous paraissent dignes d'intérêt pour les diverses disciplines théologiques illustrées par les travaux de H. de Lubac.

GABRIEL WIDMER.

L. BOUYER : *Dictionnaire théologique*. Tournai, Desclée & Co., 1963, 667 p.

Les vocabulaires bibliques se multiplient ; mais les lexiques théologiques sont inexistantes en langue française. Celui du P. Bouyer comble une lacune. Ses confrères de l'Oratoire de Strasbourg, le P. Birollet l'ont secondé dans son entreprise. Les articles sont d'inégale valeur : ceux relatifs aux définitions dogmatiques semblent les plus réussis, ceux concernant la philosophie sont souvent injustes à l'égard de Descartes, de Kant et des modernes, les notices sur « calvinisme », « luthéranisme », « zwinglianisme » peuvent choquer sous la plume d'un savant qui informé, de l'intérieur, du protestantisme et du catholicisme devrait faire preuve de plus de compréhension. La meilleure formule de tel vocabulaire ne serait-elle pas celle des éditeurs de *Christliche Religion* de la Fischer Bücherei (Frankfurt am Main, 1957), où chaque terme est défini par un théologien catholique et un théologien protestant ? Malgré ces réserves importantes en ce temps de dialogue œcuménique, le pasteur et l'étudiant réformés pourront recourir à ce vocabulaire pour connaître les définitions catholiques de la terminologie catholique avec ses fondements scripturaires et conciliaires (par exemple, inerrance, inspiration, infailibilité, Jésus-Christ, les hérésies christologiques et trinitaires, les dogmes de la mariologie, ceux de la grâce, l'ecclésiologie et la théologie sacramentaire, etc.). Un projet original : le P. Bouyer a eu l'heureuse idée de grouper en conclusion ses diverses notices sous les différents articles du symbole dit des Apôtres, permettant ainsi au lecteur de constituer par lui-même une sorte de traité de théologie en groupant les définitions dans un ordre systématique qui n'omet aucune des vérités centrales de la théologie. Une qualité : le P. Bouyer indique en christologie, par exemple, que la question de la psychologie humaine du Christ demeure ouverte (allusion aux discussions entre le P. Déodat de Basly et Dom Diepen).

GABRIEL WIDMER.

Vivre en République démocratique allemande. Rapport d'un auteur anonyme. Trad. par E. Marion. Genève, Labor et Fides, 1962, 109 p. Les Cahiers du Renouveau, XXIII.

Ce petit livre a un grand prix : celui d'être un témoignage honnête et objectif, à ce qu'il nous paraît, sur les conditions très concrètes de la vie quotidienne en RDA. L'auteur — un pasteur — s'efforce de faire le point sur les possibilités d'existence pour un chrétien en ce pays. Objectivement ces possibilités existent : il n'y a pas de martyr en RDA. Mais s'il n'y a pas de persécutions, le climat est

lourd, fait de brimades incessantes et de petites épreuves dont l'accumulation finit par user la résistance humaine et spirituelle. Et pourtant toute fuite à l'Ouest demeure un abandon de poste, une désobéissance à Dieu : l'auteur, qui n'a certes qu'une sympathie mitigée pour M. Ulbricht, le dit avec un grand sérieux. Par là il dénonce nettement le manichéisme politico-religieux derrière lequel s'abritent trop de chrétiens occidentaux. Mais il dénonce encore plus nettement quoique avec une grande tristesse, cette autre forme de fuite, spirituelle celle-là, qui consiste à accepter la situation avec un fatalisme résigné qui exclut tout engagement critique. Une sorte d'immense lassitude semble peser sur les chrétiens de ce pays, lassitude que ne saurait certes secouer l'attitude extrême de quelques pasteurs et théologiens « collaborationnistes » qui, sans souci de l'unité de l'Eglise évangélique, ont conclu un concordat officieux avec l'Etat. Tels sont les écueils entre lesquels il faut avancer. Il faut lire ce livre pour comprendre à quelle qualité de témoignage — avec l'angoisse de n'y point parvenir — sont appelés ces chrétiens menacés par la fatigue.

ERIC FUCHS.

OLIVIER A. RABUT, O. P.: *Le problème de Dieu inscrit dans l'évolution*. Paris, Editions du Cerf, 1963, 224 p.

La nature propose à l'homme un certain nombre d'énigmes. Une fois le pouvoir explicatif de la science épuisé, il reste un domaine dont il n'est pas rendu compte : le fait que les phénomènes ont un sens devant l'esprit. D'où le plan de l'ouvrage : dans une première partie, l'auteur examine les diverses explications scientifiques — théories classiques néo-darwinienne ou lamarckienne, explication teilhardienne par un psychisme élémentaire — précieuses pour préciser les mécanismes mais impuissantes à résoudre la question « de savoir si le sens est dû à une cause propre » (p. 62). La seconde partie du livre sera donc consacrée à cette question : « y a-t-il une Source autonome, distincte en nature de la matière ? L'univers est-il instrumental ? » (p. 73). Reste, une fois justifiée cette hypothèse, à concevoir cette Source de sens, à supposer qu'elle soit concevable. C'est l'objet de la troisième partie. En conclusion d'une analyse menée sur la base de la pensée de Heidegger, l'auteur parvient à deux propositions, utilisées pour comprendre la Source : « elle appartient au registre du dévoilement, elle est sujet d'exister » (p. 153). Une fois écartée l'hypothèse d'un univers « Dieu en chantier », il faut admettre la transcendance de la Source, comme pensée-liberté première. Sans se donner aucune facilité — et encore moins en autorise-t-il à ses lecteurs ! — le Père Rabut poursuit avec rigueur sa quête du sens de l'univers en évolution. Sorte de prologue à une compréhension théologique, ce livre intéressera tous ceux qui, avec l'auteur, pensent qu'« on gagne en réalisme à comprendre l'enracinement dans le cosmos des formes supérieures de sens » (p. 180).

ERIC FUCHS.

LESSLIE NEWBIGIN : *L'universalisme de la foi chrétienne*. Traduction de C. Bodmer-de Traz. Genève, Labor et Fides, 1963, 159 p. Collection œcuménique, 1.

Pour inaugurer leur nouvelle collection œcuménique, les éditions Labor et Fides ont choisi de publier ces conférences de l'évêque Newbigin, secrétaire général adjoint du COE. La simplicité très anglaise de ces pages aidera bon

nombre de lecteurs à se familiariser avec l'un des thèmes les plus importants et les plus débattus de l'œcuménisme contemporain. On a trop négligé jusqu'ici l'information sérieuse et simple du grand public de langue française ; aussi nous réjouissons-nous de la naissance de cette belle collection, où sont annoncés déjà des livres de W. A. Visser't Hooft et de D. T. Niles. — Dans son premier chapitre l'auteur constate que la situation du monde est caractérisée par la fin du concept de chrétienté et par l'avènement d'une civilisation mondiale. Cette dernière, de type scientifique et technique, fascine tous les peuples du monde quelle que puisse être par ailleurs leur défiance à l'égard de l'Occident. Mais quelle foi correspondra à cette culture universelle ? Faut-il avec l'hindouisme de Radhakrishnan proposer une fusion de toutes les religions, dont les formes historiques importent peu et qui toutes à leur manière rendent témoignage à la Vérité immuable ? Faut-il avec Toynbee proposer un front commun des religions contre le collectivisme menaçant (mais alors que le christianisme cesse de prétendre à son unicité orgueilleuse) ? Mais aucun chrétien n'acceptera de voir relativisée l'autorité unique du Christ. C'est à partir de ce fait qu'il convient de penser. C'est l'occasion pour l'auteur de présenter un résumé simple de la foi chrétienne et de son caractère profondément universel. Mais comment faire pour témoigner, au sein du monde moderne et des jeunes nations en particulier, de cet universalisme ? En bref voici comment l'évêque Newbigin voit la mission mondiale de l'Eglise : il faut d'abord que toutes les Eglises prennent conscience qu'elles n'existent qu'en tant que missionnaires ; qu'elles pratiquent ensuite les unes envers les autres une vraie solidarité sans paternalisme ; enfin qu'elles recherchent les voies de l'unité. — Ce livre n'apporte pas de vues nouvelles sur le problème ; son intention est plutôt de faire le point pour le grand public. Sur un point cependant je voudrais marquer une réaction : l'auteur à plusieurs reprises insiste sur la nécessaire « désoccidentalisation » du christianisme, condition absolue selon lui pour qu'en soit sauvegardé l'universalisme. Mais — hormis quelques illustrations banales (p. 136) — l'auteur ne précise pas en quoi elle consiste. J'avoue être curieux de le savoir. Je pense que c'est pur idéalisme que de croire une telle entreprise possible. Est-elle même nécessaire, si l'on reconnaît avec l'auteur que tous les peuples aujourd'hui rêvent d'accéder à la science et à la technique occidentales ? La véritable tentation sera peut-être pour l'Eglise de n'être plus assez occidentale, par désir d'accommodement ? Le syncrétisme est plus menaçant pour l'Eglise que l'occidentalisme, même s'il est plus « payant ». Sur ce point je ne fais d'ailleurs que répéter l'évêque Newbigin lui-même...

ERIC FUCHS.

JOSEPH COMBLIN : *Théologie de la paix, Applications*. Paris, Editions universitaires, 1963, 419 p. Index.

La *Théologie de la paix*, Tome II : Applications, fait suite au premier volume, où l'auteur en avait défini les principes. Une telle étude est extrêmement précieuse. Nous savons, dira J. Comblin, « que nous sortons de l'ère constantinienne, deuxième âge de la chrétienté occidentale, et que nous entrons dans un troisième âge... » Le lecteur sera sans doute surpris de l'affirmation du théologien, qu'à part saint Augustin, nous n'avons pas de théologie de la paix. En fait, le problème de la guerre ne se posait pas jadis dans un contexte semblable au nôtre. La situation dans laquelle nous nous trouvons est très nouvelle. L'ouvrage de J. Comblin s'ouvre par une esquisse de la « question controversée »,

soit de l'attitude du chrétien à l'égard de la guerre. Nous partons de l'époque préconstantinienne pour passer au compromis avec l'Empire romain, avec comme conséquence la théorie de la guerre juste, qui a dominé la pensée chrétienne jusque très récemment. Le troisième âge de la chrétienté voit s'amorcer un changement radical de la situation des chrétiens dans le monde. Ce qui caractérise notre âge, dira l'auteur, c'est la fin de l'alliance entre l'Eglise et l'Etat. Il a des paroles très dures à l'égard de l'Occident, qui a choisi la voie de l'aventure et d'un salut dans le monde matériel. L'homme d'Occident rencontre et suscite inévitablement la guerre, qu'il n'a pas inventée, mais idéalisée... La grande œuvre est de savoir bien mourir... Maintenant se dessine un renouveau, dans une perspective eschatologique, le Royaume se trouvant parmi nous comme une impulsion, Royaume déjà donné, resserré dans une enveloppe trop étroite et qui tend inlassablement à se dilater. Le personnalisme serait pour l'auteur la seconde source, après le renouveau de l'eschatologie, pour une théologie de la paix. La paix restait définie dans l'Empire par la formule : paix = prince = orthodoxie. D'où les guerres de religion, dont l'auteur souligne avec force le mal irrémédiable qu'elles ont causé à l'Eglise. Mais si nous avons pu constater un essor et un déclin des pacifismes, vers quelles solutions nous acheminons-nous ? C'est là la question à laquelle va s'efforcer de répondre J. Comblin. Faut-il abandonner tout projet de paix perpétuelle et la sauver jour après jour à travers les circonstances changeantes de la vie ? Nous sommes à l'aube d'un temps nouveau, à l'aube de l'histoire universelle, répondra l'auteur. L'Eglise n'a jamais perdu la conscience que tous les hommes forment une communauté universelle. Notre devoir de chrétiens nous impose d'affirmer la doctrine de la communauté universelle des hommes. C'est dans la ligne de saint Thomas qu'il poursuivra son étude d'une théologie de la paix. La paix sera donc l'œuvre d'hommes pacifiés intérieurement, sera un effet de l'amour du prochain. Dans la politique mondiale, l'Eglise aura un rôle à jouer, celui des hommes chrétiens, vivant l'Evangile de paix du Christ, révélation, mission, prophétie et sagesse. Il faut naturellement savoir ce qu'est la guerre par nature, éviter les fausses explications de cette dernière. La guerre, telle peut être la question posée, est-elle l'unique école des « vertus militaires » : courage, audace?... La guerre est en fait un ordre de violence opposé à un ordre de charité. Elle est condamnable. Cependant elle peut être non seulement un droit, mais un devoir lorsque la paix ne peut être maintenue par des moyens pacifiques. La guerre n'est pas « juste » parce qu'elle fait partie d'un ordre de justice, mais elle est parfois un moyen inévitable pour retrouver ce dernier. Excellent livre, à lire et à méditer. Une lecture jamais fastidieuse sur un sujet de haute actualité.

HÉRALD CHÂTELAIN.

HEINRICH SCHLIER : *Le temps de l'Eglise*. Recherches d'exégèse. Tournai, Casterman, 1961, 312 p.

Ce recueil comprend vingt et une études, publiées dans plusieurs revues ou « Festschriften » entre 1932 et 1955 ; une seule est inédite. Les sujets traités, d'une grande diversité, peuvent être groupés sous deux chefs : 1° l'Eglise : son unité, sa structure, son mystère, sa hiérarchie, sa prédication et ses sacrements ; 2° le monde : le procès de Jésus, la mission chez les païens, le mystère d'Israël, le sens de l'histoire. — Dans une préface très suggestive, l'auteur voit l'intérêt principal de cette collection d'articles dans le fait qu'ils éclairent le cheminement théologique qui l'a conduit à l'Eglise romaine. Il invite le lecteur à se

demander : « Le Nouveau Testament n'est-il pas catholique ? Les principes catholiques ne sont-ils pas prophétiques ? » Pour Schlier, l'Écriture conduit au-delà d'elle-même, à l'Église, au sacrement, au dogme. — A part la controverse avec Barth sur le baptême, l'effort de Schlier est dirigé contre Bultmann et son école ; la théologie évangélique (luthérienne) n'a plus pour norme l'Écriture, mais un paulinisme abstrait ! — Dénonçant un a priori antisacramentel et antistructurel chez les exégètes protestants contemporains, Schlier ne tombe-t-il pas dans un a priori inverse ? Le kerygma de Paul, par exemple, s'identifie pour lui au dogme de l'Église ; dans les épîtres pastorales, il lit la doctrine de la succession apostolique ; après avoir analysé avec une sagacité remarquable les thèmes et les termes gnostiques utilisés dans l'épître aux Ephésiens, il les interprète sans hésitation dans une ecclésiologie toute romaine. — La traduction, trop littérale, en devient imprécise jusque dans les titres : « Le jugement de l'Etat dans le Nouveau Testament » (I) ; « L'annonce dans le culte de l'Église » (XVII) ; or, il s'agit dans le premier cas de la notion de l'Etat, et dans le second de la proclamation du Christ dans l'eucharistie, la liturgie et la prédication.

FRANCIS BAUDRAZ.

CLAUDE TRESMONTANT : *Les idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*. Paris, Editions du Seuil, 1962, 157 p.

Dans sa thèse (*Métaphysique du christianisme*, éd. du Seuil), M. Tresmontant examinait l'affrontement de l'Évangile et des philosophes dans la ligne de ses recherches sur la métaphysique biblique. Il systématise ici sa conviction à la lumière des décisions conciliaires : il y a une seule philosophie chrétienne affirmant que le monde est créé librement par la divine charité, que l'âme de l'homme est créée et non préexistante et son corps est un bien et non un mal, qu'il est préadapté à sa destinée surnaturelle, la chute n'étant qu'un accident et que sa raison est apte à connaître Dieu malgré les affirmations des fidéistes. Tresmontant s'oppose à Bréhier, continue Blondel et Laberthonnière. Je recommande cet ouvrage à celui qui veut s'initier à sa position, pour sa clarté et sa vigueur. Le lecteur y apprendra comment la métaphysique chrétienne anti-dualiste et anti-moniste structure la théologie biblique et la dogmatique comme théologie fondamentale. En appendice, on lira une longue note sur le marxisme, le blondélisme et la philosophie chrétienne. Fidèle à l'orientation constante du catholicisme, cette métaphysique biblique, dogmatique et conciliaire emporte-t-elle l'adhésion des orthodoxes et des réformés, est-elle recevable à titre de philosophie pour des agnostiques ? Ces deux questions demeurent ouvertes.

GABRIEL WIDMER.

NICOLAS DUNAS : *Connaissance de la foi*. Paris, Editions du Cerf, 1963, 227 p. Collection « Cogitatio fidei », 8.

Comment peut-on rédiger un traité de la foi en contexte d'athéisme sans renier l'esprit de saint Thomas ? N. Dunas s'y essaie et réussit. Son projet : faire prendre conscience de la faiblesse de la foi catholique dans le monde moderne et de la nécessité d'une structuration de la foi chez les engagés. Œuvre d'apologétique à usage interne, son livre critique les méfaits du sentimentalisme et du subjectivisme, défend un intellectualisme de bon aloi. Au niveau phénoménal, la foi se manifeste comme une connaissance par témoignage, une

croyance corrélatrice à une révélation considérée comme souveraine et mystérieuse. Au niveau ontologique, elle résulte d'un don dont la transcendance se traduit par un commencement absolu : je crois et commence pour moi un processus d'assimilation et d'intériorisation, à l'inverse de toute aliénation, c'est au cours de cet ensemble de démarches vécues et réfléchies que se situe l'examen des motifs de crédence et de crédibilité. N. Dumas résume aussi clairement que possible les conclusions des diverses écoles sur ce délicat sujet. Selon lui, il n'y a pas de crédibilité entièrement rationnelle, certes la raison joue un rôle décisif dans la thématique de l'acte de foi, mais ce dernier n'est réel que dans une communion avec Dieu qui englobe l'activité rationnelle. Ainsi, la foi véritable ne peut faire l'économie ni de son origine divine, ni des propositions théologiques et de leur appropriation qui la qualifie ; elle repose donc sur le mystère d'un Dieu qui se communique et sur la possibilité pour l'Eglise et son magistère de structurer au niveau rationnel le dépôt de la foi en dogmes, symboles, etc. N. Dumas veut donner une vision globale et synthétique de la foi avec ses diverses dimensions et sa double polarité. Ses analyses ne lui suffisent pas, il veut associer son lecteur à sa découverte et lui propose en un dernier et précieux chapitre une bibliographie critique et signalétique sur l'histoire du traité de la foi (la partie patristique est due au P. Camelot). Ces dernières cent pages suivies d'un index laissent entrevoir la source des divergences entre la conception catholique de la foi et la conception réformée : le glissement imperceptible du paulinisme, fondé sur le « juridisme » juif (justification par la foi) et l'alliance, vers le romanisme fondé sur l'intellectualisme aristotélico-thomiste (la foi, un mode de connaissance). N. Dumas est conscient, semble-t-il, de ce glissement, il ne méconnaît pas l'orientation biblique de la notion de foi ; il veut faire une place à une théologie de la rencontre à côté de la théologie de la vérité première. Mais il craint en donnant trop à cette tendance de tomber dans le fidéisme. Mais le fidéisme n'est-il pas une réaction et une réaction négative contre les méfaits d'un intellectualisme notionnel, un réflexe de défense ? La conception calvinienne de la foi, comme l'a montré A. Lecerf, évite de telles impasses.

GABRIEL WIDMER.

BERNARD HÄRING, C.S.S.R. : *Le chrétien et l'autorité*. Paris, Editions Saint-Paul, 1963, 94 p. Traduit par A. Sandrin.

Il s'agit d'un ouvrage sommaire et sans grande originalité. Quand on songe à la complexité moderne du problème de l'autorité, aux difficultés de le bien définir, on est pour le moins surpris qu'un éthicien de la réputation d'Häring en reste à cette pesante casuistique sans dynamisme. Il manque à cette étude d'une part d'être fondée sur le véritable caractère de l'autorité du Christ-serviteur et d'autre part d'être consciente que le problème est infiniment plus large que celui de l'obéissance de l'individu à une autorité abstraite. Le curieux individualisme de cette étude étonne sous la plume d'un théologien catholique ; c'est sans doute qu'on ne peut y échapper lorsqu'on ne veut penser qu'en termes de hiérarchie et d'analogie. D'où l'insistance sur les devoirs d'obéissance et l'absence de la dimension critique, prophétique que doit pourtant signifier toute éthique politique chrétienne.

ERIC FUCHS.

JACQUES DOURNES : *Dieu aime les païens. Une mission de l'Eglise sur les plateaux du Viet-Nam*. Paris, Aubier, 1963, 172 p. Préface de H. de Lubac.

Ce livre, « écrit avec de la vie » selon l'expression du P. de Lubac, n'est pas un simple récit missionnaire, mais une illustration exemplaire du problème de l'évangélisation. Le R. P. Dournes fait l'apprentissage d'un langage, témoin d'une mentalité ontologique pour qui les choses et les êtres sont les signes d'un univers spirituel. Il apprend à connaître les structures sociales, les rites et les mythes d'un peuple indien d'Asie, et il en tire des leçons : dans une société aussi intégrée, prôner la conversion individuelle, c'est engendrer des proscrits ; détruire ses rites, anéantir sa foi, ce n'est pas édifier l'Eglise, mais frayer un chemin à l'athéisme. — Annoncer l'Evangile par la négation des réalités existantes consiste à revêtir l'indigène d'un vêtement nouveau sans transformer son cœur. Aussi l'auteur cherchera-t-il à s'approprier les signes, tout en convertissant les significations. Certes, le critique protestant trouve ici un terrain de prédilection : s'appuyant sur une révélation diffuse, la christianisation d'un peuple paraît être plus un épanouissement et un aboutissement qu'une rupture et une nouvelle naissance. Cette critique est de taille, mais l'espoir qui naît à la lecture de l'ouvrage importe plus encore : s'il accepte d'être théologien, le missionnaire enseignera le dogme épuré de ce qu'il a d'accidentel ; s'il médite les leçons de l'éthnologie et de la sociologie, il apportera l'Evangile aux païens, sans leur imposer l'Occident.

CHRISTIAN LALIVE D'EPINAY.

ANDRÉ BRIEN : *Le cheminement de la foi*. Paris, Editions du Seuil, 1964, 239 p.

Le titre même de l'ouvrage nous avertit : nous ne devons pas y chercher un traité, une systématique de la foi, mais un cheminement qui nous montre les sentiers, parfois inattendus, conduisant à la foi. Mais l'auteur se garde bien de présenter une technique de cette dernière : « La prière pour obtenir la Grâce reste la porte nécessaire de la foi » (p. 10). Ce sont des expériences, la plupart vécues avec le groupe catholique de l'Ecole normale supérieure dont il fut l'aumônier pendant quatorze ans, qu'André Brien nous livre. — Le livre s'ouvre sur une analyse sociologique de l'homme moderne, puis l'auteur se demande si cet homme peut encore être réceptif au message du Christ ; il nous décrit ensuite ce que représentent pour le croyant Jésus-Christ, l'Eglise, les dogmes, ce qu'apporte la foi, comment elle se vit à travers les divers âges de la vie. Il retrouve au terme de sa démarche son point de départ, mais sous un éclairage différent : que peut apporter la foi à un monde technique et celui-ci est-il imperméable à la croyance en la vie éternelle ? — Ce livre, d'une lecture aisée et agréable, nous paraît remarquable par l'esprit ouvert de son auteur, son dynamisme, sa foi vivante, incarnée et adulte. Certains points peut-être sont un peu trop rapidement traités à notre goût : nous pensons par exemple à la connaissance par l'amour ; d'autres restent contestables, comme la théorie de la hiérarchie. Mais la lecture d'ensemble est bénéfique, tonique pour tous ceux qui sont en chemin.

MICHEL CORNU.

JEAN RILLIET : *Vatican II. Echec ou réussite ? Le Concile vu par un protestant*. Genève, Editions Générales, 1964, 200 p.

Dans la collection « Le Monde, les hommes et les idées », voici un livre de M. Jean Rilliet qui a signé déjà des ouvrages remarquables et n'a cessé, comme pasteur réformé, d'étudier la question des rapports entre protestants et catholiques, cherchant tout ce qui peut faire d'eux des frères en la foi tout en affirmant ses propres convictions avec autant de fermeté que de charité. Les articles qu'il envoyait de Rome à *La Tribune de Genève* se présentent maintenant en un fort beau volume, d'une lecture aisée, qu'il faut considérer comme un témoignage important sur un des événements historiques les plus considérables du XX^e siècle. — Vatican II marque en effet une étape décisive dans l'histoire de l'Eglise, un tournant, une orientation nouvelle. On pouvait s'imaginer que le système catholique était achevé après le Concile de Trente qui, au XVI^e siècle, avait fixé les dogmes médiévaux face à cette révolution religieuse que fut la Réforme, et depuis que le système clérical avait reçu son couronnement par la définition de l'infailibilité du pape au Concile du Vatican de 1869-1870. — Le pape Jean XXIII a causé une surprise générale en décidant la convocation d'un Concile destiné à mettre l'Eglise catholique en face des problèmes posés par le XX^e siècle, notamment l'œcuménisme des Eglises non romaines. Ce ne sont pas soixante prélats, comme au début du Concile de Trente, qui vont fixer les lois et les dogmes de l'Eglise, mais deux mille cinq cents, venus de tous les points de l'horizon. Le souffle du large passe sur une telle assemblée, et les prélats cramponnés au passé et aux prérogatives de la Curie romaine sont débordés par ceux qui veulent un renouveau, l'*aggiornamento* souhaité par le pape. La première session obtint déjà ce résultat considérable de libérer la liturgie de sa « gangue » latine, selon l'expression d'un évêque français. — Quand le bon pape Jean XXIII mourut, après la première session, certains catholiques disaient : « Il était temps qu'il disparût ! » On pouvait supposer que l'œuvre ne serait pas poursuivie. Or Paul VI, bien que plus juridique et moins débordant de charité que son prédécesseur, a de nouveau convoqué le Concile. La seconde session a causé quelque déception en révélant un Concile « drapé dans la certitude que le catholicisme est le seul centre d'unité possible » (p. 187). — Mais le dernier mot n'était pas dit. Depuis la parution de ce livre, la troisième session du Concile a ouvert des perspectives nouvelles. Le dialogue se poursuit, et avant de répondre à la question « Echec ou réussite ? » il faudra que M. Rilliet nous raconte la suite de cette passionnante histoire.

VICTOR BARONI.

ULRICH HEDINGER : *Unsere Zukunft. Aspekte der Zukunftsvorstellungen in der heutigen Theologie*. Zurich, Evangelischer Verlag, 1963, 52 p. Theologische Studien, 70.

C'est une excellente idée que d'avoir consacré une étude à quelques représentations eschatologiques de la théologie contemporaine. Nul doute que c'est une des questions les plus discutées, en particulier dès qu'est soulevé le problème du langage. Les points suivants sont tour à tour traités par M. Hedinger : l'avenir comme répétition, affirmation dernière du fait pleinement décisif de la première venue de Jésus (dans la ligne de Barth) ; l'avenir comme limite de l'homme mortel ; l'avenir comme surgissement d'un absolu nouveau ; l'avenir comme création nouvelle et révélation ; l'avenir comme espérance sans Dieu (le marxisme) opposé à la foi en Dieu comme refus de définir une espérance temporelle

(Gogarten : « Die Hoffnung des Glaubens... lässt die Zukunft leer. »). Excellente étude descriptive, qui critique avec vigueur les thèses bultmanniennes. Keine spes christiana ohne Erfüllung !

ERIC FUCHS.

D^r THÉODORE BOVET : *Aimer c'est Vivre*. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1962, 220 p. Traduit de l'allemand par Roland Revet.

Le titre choisi pour la traduction française, par l'accent mis sur la relation *vie - amour*, suggère avec assez de bonheur où se trouve le centre de gravité de l'ouvrage. Nous serions portés à dire : pas de vie sans amour, ce dernier terme étant compris dans son sens le plus large. La femme nous est présentée essentiellement sous son aspect de mère (la femme maternelle), avec une pointe poussée en direction des données de l'histoire des religions avec la figure de la grande mère. Le D^r Th. Bovet n'a pas craint un essai de quelques pages sur Marie Mère du Seigneur. Mais sans doute écouterait-on avec beaucoup d'intérêt ce qu'il nous dit de la femme et de la mère d'aujourd'hui, dans une civilisation portant la marque de l'homme, qui évince l'élément féminin-maternel. Alors qu'à son point de vue, l'élément féminin-maternel est une des composantes essentielles à ne point perdre de la féminité, comme l'homme dans le couple représente l'élément père-chef spirituel. Notons en passant que l'auteur, dans les pages consacrées au culte de la grande mère, relève que l'élément Père, dans les religions, est une apparition tardive. Intéressante est sans doute également la prise de position du D^r Th. Bovet, vis-à-vis de la distinction très connue de Nygren *éros* et *agapé*, la sexualité naturelle se trouvant plus proche de l'*agapé* que de l'*éros*, pour notre auteur. On trouvera encore, dans l'ouvrage de Th. Bovet, d'utiles indications sur la valeur du célibat, dans un chapitre sur l'homme et la femme en dehors du mariage. Tout naturellement, une large place devait être laissée dans le plan de l'ouvrage à la relation entre Dieu et l'homme. L'on ne sera pas surpris de retrouver, entre le Créateur et la créature, le même lien d'amour que celui qui unit le couple humain : « ... nous comprenons que c'est à l'aide de son amour qu'il (Dieu) s'adresse aux hommes. Dieu aime l'homme, c'est là son acte libre qu'aucune science ne pouvait prévoir et qui, cependant, forme la base de toute notre vie et la domine » (p. 160). L'ouvrage se termine par un important chapitre sur le Royaume et sa justice, soit la Seigneurie de Dieu ayant fait irruption sur la terre, irruption liée à la personne de Jésus, qui lui aussi a donné son amour au monde. C'est donc sur une note très christocentrique que se termine une étude que le lecteur découvrira avec intérêt. Puisant un certain nombre de notions dans le monde des religions, peut-être eût-il fallu plus laisser sentir le caractère hypothétique de certaines données. Un point peut-être intéressant à reprendre ou à discuter au sujet du mariage sacramentel : « Les théologiens protestants se refusent en général à accepter ce mot, mais ils reconnaissent de plus en plus l'état de fait sacramentel » !

HÉRALD CHÂTELAIN.